

PHILIPPE VUAILLAT

Le journal et le jour

Le siècle des Lumières est venu avant celui des Réverbères. Autrement dit, si l'on ne peut prétendre éclairer durablement le monde à partir d'un dédale de boyaux sombres et insalubres, il ne suffit pas d'aligner des candélabres dans les rues ou sur les ponts d'une capitale (et d'embaucher un allumeur de becs de gaz) pour en faire une ville-lumière. D'un autre côté, si les plus beaux textes exprimant les pensées les plus lumineuses ont souvent été écrits à la lueur étique d'une maigre chandelle, comment nous seraient-ils parvenus si les chambres sombres de leurs auteurs ne s'étaient pas entassés dans l'ombre de palais baignés de lumières au centre d'immenses empires (sur lesquels, disait-on souvent, le soleil ne se couchait jamais) ?

Louis Stettner,
*«Odd Man
In», Gare,
Pennsylvanie,*
New York,
1958
© Louis Stettner.

Après tout, Alexandrie possédait à la fois la bibliothèque la plus riche et le phare le plus haut du monde. Les sombres rayonnages remplis des écrits les plus éclatants de l'époque, au pied de la tour portant le feu le plus puissant. Serait-ce encore une histoire médiologique ? À peine plus, rassurez-vous.

L'éclairage moderne des villes, la nuit (n'oublions pas l'autre moitié du temps, le jour, où il faut jouer avec la lumière naturelle, nous y reviendrons) se décline autour de trois familles de fonctions, plus ou moins appuyées selon les choix ou contraintes des aménageurs : un éclairage de jalonnement (fonction de signal ou de guidage), un éclairage de confort (fonction de sécurité) et un éclairage d'embellissement (fonction esthétique).

Si ces trois fonctions ont de tous temps existé dans l'esprit des architectes qui dessinaient les capitales des puissants (despotes pas toujours éclairés par ailleurs), leur généralisation a accompagné le développement des grandes capitales de la Révolution Industrielle, qui ont progressivement diffusé la lumière artificielle (et publique) le long de leurs artères. La lumière n'était plus un luxe privatif ou public occasionnel au moment des fêtes, mais la matérialisation d'une notion de bien public, sinon encore de démocratisation. Comme la Presse de grand tirage. Cette forme d'expression et de large diffusion de l'information au dix-neuvième siècle a permis l'accès à l'information au plus grand nombre alors que gaz d'éclairage puis électricité atteignaient de plus en plus de quartiers et de foyers (avec un temps de retard, le prix de la « connexion au réseau d'éclairage » étant bien supérieur à celui de la feuille imprimée...). Et quoi de plus métropolitain qu'un journal, le symbole des artères de lumières des métropoles étant le plus souvent le quartier des journaux (*Times Square* à New York, les Grands Boulevards parisiens, le *Strand* ou *Fleet Street* à Londres) ! Les bâtiments où se composaient et s'imprimaient les articles y scintillaient de toutes leurs fenêtres bien après la fermeture des théâtres, contribuant autant aux lumières de la ville que les candélabres mis en place sur les trottoirs par les administrations municipales ou les torches et lustres dans leurs jardins et salons par les organisateurs de fêtes brillantes.

Ces quartiers symbolisaient la lumière permanente du cœur des grandes villes modernes de ce dix-neuvième siècle (du cerveau plutôt, car de cœur il était peu question), par opposition aux faubourgs et aux campagnes sombrant dans la pénombre dès le soleil couché. Le rapport au jour et à la nuit (à la lumière) n'était pas le même selon l'heure d'édition. *Morning Star* contre *Evening Standard*. Un quotidien du matin se veut étoile, à la fois astre et prolongement diurne des constellations, repère précis et instantané pour les navigateurs urbains attaquant une journée trépidante. Mais, comme une étoile

posée sur l'horizon au sextant, la nuit, donne une information précise mais changeante au fil des heures de relevé, le quotidien du matin est déjà obsolète quand il est lu, composé dans la frénésie d'une courte nuit de lumière artificielle, bouclé dans la nuit pour être le plus « à jour ». Il donne moins d'informations durables qu'un *grand quotidien du soir* (souvent une référence) posant plus le temps de la réflexion sur les événements de la veille (*setting up a standard*), au rythme plus naturel de la lumière diurne. L'information du matin, telle une longitude offerte par l'astre au zénith et une bonne pendule de bord, a un rapport au temps qui file, quand les éditos et courriers du soir donnent plus de latitude. Les *Times* ne sont pas les *Globes*, et *The Sun* encore moins *Le Monde*.

L'unité de temps, qui donne un sens à la relation entre les *City lights* et les rotatives, de 1850 à 1950, est assez rare pour souligner ce parallélisme entre grande diffusion de l'information et branchements aux réseaux (eau et électricité). En fin de cycle, du reste, la « *Lyonnaise* » et la « *Générale* » sont devenues des empires de Presse. Quand l'Information se met à circuler à la vitesse de la lumière, ce sont les concessionnaires de réseaux urbains qui en prennent le contrôle.

Existe-t-il ailleurs dans l'Histoire une telle relation entre les lumières artificielles qui brillent (ou ont brillé), sous différentes formes en différents points des grandes cités, et le rayonnement intellectuel des Nations que celles-ci guidaient ? Sans doute pas, ou en tout cas pas sans quelques raccourcis osés qu'une lampe frontale ne suffirait pas à rendre lumineux. Il est par contre tentant d'analyser les formes d'expression dont une Nation se dote pour transmettre (et durer au delà des ténèbres de l'Histoire) et de rechercher quelques analogies de classement avec les modes d'éclairages qu'elle a inventés pour repousser la noirceur de ses nuits. Le premier jet qui suit n'est qu'un pâle rayon et mériterait une exploration plus poussée pour en faire une idée lumineuse. Les premières coïncidences sont cependant troublantes.

ÉCLAIRAGES

jalonnement,
information,
signal,
guidage
confort
encadrement
sécurité
embellissement
mise en scène...

FORMES D'EXPRESSION

les noms de rues et places
la Presse
les Avis(sses) à la population
les normes
les codes
les lois
les règlements
poésie
théâtre...

et pourquoi pas éclairage intérieur pour la philosophie, ou radioscopique pour la psychanalyse. Et où la médiologie se voudrait éclairage indirect...

Mais cette association d'idées, à supposer qu'elle puisse démontrer sa pertinence, ne serait toujours qu'à moitié légitime, d'un crépuscule à une aube, demi règne des lumières artificielles. Et pour peu que l'on ait un peu de retard à l'allumage et que l'extinction des feux viennent tôt dans la nuit, on se retrouve vite avec une capacité de rayonnement intellectuel limitée. *Black-out!*

Rien de tel le jour... Avant même que l'on songe à défier la nuit, c'est « *de l'aube claire jusqu'à la fin du jour* », comme un amour chanté par Brel, que se sont construites les plus belles civilisations antiques ou précolombiennes, dans la lumière naturelle des bords du Nil ou de la Méditerranée, ou sur les hauts plateaux andins. Ce n'est pas par hasard que Cordoue, Grenade, Alexandrie, Athènes, Rome, Florence, Alep, Bagdad, Jéricho (la plus vieille ville repérée, sept couches de plans superposés à ce jour), Ispahan, Byzance, Samarkand, Assouan, Copte... aient rayonné pendant autant de siècles, se relayant pour nous amener jusqu'à la Renaissance, par dessus les ténèbres de l'An 1000 dans les contrées du Nord (brumeuses), nous offrant le plus efficace tremplin pour atteindre *notre* Siècle des Lumières. La lumière naturelle de chacune de ces villes y a enchanté les visiteurs qui ont eu la chance de pouvoir aller s'y instruire ou réfléchir auprès de leurs philosophes, poètes ou physiciens. Les récits de voyages mêlent, sans les relier, la fascination pour les savants et artistes qu'on y rencontrait et la douceur des lumières qui baignaient ces lieux. De tous les jeux de lumière ; de la douceur des aubes au flamboiement des couchers de soleil, de la fraîcheur ensoleillée d'un jardin d'Alhambra au zénith aux alternances d'ombres et de blancheurs sous les rayons rasants d'hiver entre les colonnades d'un palais, d'une mosquée, d'une université. Ce sont les Maures (mathématiciens, astronomes, hydrologues, agriculteurs, peintres, musiciens, architectes, navigateurs), venus de régions baignées de lumières, qui ont repoussé d'Andalousie et d'Algarve les Barbares venus des steppes du Nord. L'Infant Enrique du Portugal fit venir les savants cartographes de toutes ces lumineuses cités pour bâtir ses plans de conquêtes des océans. Et, s'il donnait les ordres à ses escadres à partir de la sinistre et sombre forteresse de Sagres où il se terrait, Lisbonne, sa capitale, était déjà réputée pour la luminosité particulière que le soleil diffusait dans l'air chargé d'humidité à la rencontre des eaux du Tage et du courant froid atlantique. Ville d'harmonie, les premières incongruités y vinrent avec un architecte prussien, tout comme à l'Alhambra de Grenade.

La Renaissance est encore le fruit des lumières de Toscane, et le Siècle

des Lumières, son dernier rejeton, est peut-être moins le feu de tête de mat de misaine de la goélette Amirale d'une nouvelle épopée que le feu de poupe du dernier vaisseau d'une longue escadre de siècles méditerranéens.

Cette prise du pouvoir par le Nord (et les lumières artificielles de sa Révolution Industrielle) sur le Sud (et la révolution immuable de sa lumière naturelle) est la prise de contrôle de la rigueur mécanisée sur la douceur irisée, de la raison pure sur les fondations sûres, de la vapeur comprimée « *upon Tyne* » sur la brume vagabonde d'une aube napolitaine, de la froideur du manomètre sur l'éclat des comètes. Les mathématiciens, astronomes et cartographes de « la lumière naturelle » ont expliqué et dessiné notre globe à partir des certitudes venues des astres et de la géographie. Les ingénieurs et mécaniciens du Nord n'ont pas eu besoin de soleil ni d'étoiles pour fabriquer leurs machines, ni pour les vendre. Les villes du Nord ont inventé la lumière permanente, linéaire, au point d'attirer dans leur ombre tous les forçats des lumières cycliques agricoles, phénomène accéléré par l'embourgeoisement premier des propriétaires terriens demandant encore plus à leurs terres pour tenir leur rang (et payer leurs notes d'électricité) en ville.

Ce basculement du Sud vers le Nord, lorsque le Siècle des (dernières) Lumières naturelles offraient tous ses éclats au Siècle débutant des Lumières Industrielles, fut une équinoxe de l'Histoire, la splendeur d'un été avant les travaux de l'automne. La Déclaration des Droits de l'Homme du dix-huitième, moisson libertaire, a ouvert les sillons où furent posées au dix-neuvième les premières gaines d'éclairage public, semis républicain.

Louise Merzeau,
Triptyque,
Alhambra,
1990.

© Louise Merzeau.

